
M A N U S C R I T

VOYAGEURS SOLITAIRES

de Joana Craveiro

traduit du portugais (Portugal) par Marie-Amélie Robilliard

cote : POR18D1121

année d'écriture de la pièce : 2015
année de traduction de la pièce : 2018



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Texte pour deux acteurs (A et B) et un musicien (C), acteur par moments.

A. – Ils ont dit que là où ils allaient, à un moment donné, il y avait une frontière.

B. – Ils ont parlé d'une frontière.

A. – Ils ont dit : on y vend de tout.

B. – De tout ? j'ai demandé.

A. – De tout, de tout, de tout.

B. – Mais vraiment de tout.

A. – C'est la seule frontière dont ils aient parlé.

B. – Apparemment, c'est la plus grande.

--

A. – Ils ont parlé d'autres choses mais parfois quand j'essaie de me souvenir, tout ce qui me revient, c'est cette histoire de frontière, (B. – Un pays de rêve), peut-être parce qu'ils l'ont tous déjà traversée et que tous disent la même chose de cette espèce de pays sans lois où les cartes bleues cessent mystérieusement de marcher, alors ils appellent le patron pour lui demander de déposer un peu d'argent sur leur compte et il leur répond : je ne sais pas ce qui se passe mais les cartes bleues ne marchent jamais là-bas.

--

B. – J'ai leurs voix dans la tête – José, António, Joaquim, Carlos, Manuel, Mário, José encore une fois, Alexandre, Carlos, encore une fois, António, António, Sergev, Rumav, Carlos, José

A. – leurs voix

B. – leurs regards – parfois vides, parfois fixés sur la route

A. – quand on est routier, il faut avoir la tête à la route, je parle avec vous là mais j'ai l'œil sur la conduite, qu'est-ce qu'il fait celui-là, est-ce que celui-ci va dépasser

B. – Je me déconcentre, je finis couché là devant

A. – Il a dit : ce qui me fait le plus peur, c'est de me faire rentrer dedans, sans personne pour me venir en aide, et de me retrouver par terre là devant

B. – comme ce collègue qui est mort dans son camion et qu'ils ont découvert au bout de plusieurs jours, il y avait une odeur pas possible quand ils ont ouvert la cabine

A. – comme la voiture renversée que j'ai vue sur la route du retour

B. – on part de chez nous mais on ne sait pas si on rentrera, c'est comme ça, alors autant vivre tant qu'on peut du mieux qu'on peut

A. – le patron, il a toujours dit si tu as sommeil tu te gares sur le côté et tu dors, tu préfères arriver ou te tuer en route ?

B. – le patron, ça lui arrive aussi de dire que la pièce la moins chère du camion, c'est le camionneur

--

A. – Il a dit : bon, je dois y aller.

B. – Un autre a dit : moi je pars aussi mais plutôt en fin de journée, et il tenait deux sacs remplis de fruits

A. – Et un troisième, qui remontait la rue, m'a fait signe pour savoir si je voulais monter dans son camion. Oui, je veux bien !

B. – Moi je ne monte pas dans le camion des autres et ça, je l'ai dit tout net au patron. Si besoin, je ramène un camion vide, mais je rentre dormir chez moi. Des crochets, je n'en fais pas non plus. Attends tu viens de finir ton service, tu es au beau milieu de l'Europe, tu téléphones et au lieu de rentrer chez toi, tu dois faire demi-tour et prendre un service je ne sais pas où, une semaine de plus loin de la maison, pas q... !

A. – Mais bon. C'est comme ça : on est des animaux bizarres, il faut savoir nous prendre. On fait ce qu'il y a à faire. Il suffit de demander gentiment.

--

B. – C'est une histoire d'hommes. Nous avons rencontré ces hommes dans plusieurs entreprises de camionnage ou ailleurs et nous les avons écoutés pendant des heures. Nous avons cherché des femmes mais certaines étaient de service quelque part en Europe, quant aux autres, nous n'en avons pas su davantage que leurs prénoms et les histoires qui circulent. À savoir qu'elles étaient très coquettes, ongles manucurés et tenues impeccables, et que les routiers fondaient complètement, salut Valentina, ça va Valentina, tu veux de l'aide, Valentina ? Et puis il y a ce qu'on raconte du temps où les camionneurs avaient le droit de conduire avec leurs femmes, leurs épouses – celles qui avaient un permis poids lourds – ; ils se relayaient au volant et réduisaient le temps des trajets, comme ce couple où elle, quand elle ne conduisait pas, tricotait ses lunettes sur le bout du nez et jetait des coups d'œil comme ça par-dessus ses verres en disant : mais qu'est-ce que tu as à traîner aujourd'hui ? Allez, avance !...

--

A. – Les préparatifs, ça reste ce qu'il y a de plus difficile, et même au bout de toutes ces années, j'ai toujours peur d'oublier quelque chose.

B. – Mieux vaut perdre le doigt que le bras entier. Moi ce qui me fait vraiment peur, c'est de prendre la route et de ne pas revenir.

A. – Je préférerais qu'on ne parle pas de la peur, pas tout de suite.

- Affaires (chanson) –

A. – Il faut ranger le foutoir ! On part !

C. – Télévision, micro-onde, frigidaire, antenne télé, vêtements, GPS... Radio,

B. – On parle avec les collègues, on discute au téléphone, il y en a trois ou quatre, avec qui on parle...

C. – linge de lit, oreiller, serviette, kit cuisine, camping-gaz

A. – C'est notre maison. Il ne manque que la salle de bains.

C. – savon, shampoing, liquide vaisselle, balai

B. – Et la douche, ça nous arrive même des fois, l'été.

C. – sac pour l'eau (l'eau, l'eau, l'eau)

B. – J'ai acheté chez Décathlon un sac de vingt litres, avec une pomme de douche et tout. Je remplis le sac, je le mets dans la cabine et j'ai de l'eau. Et je me douche comme à la maison.

C. – provisions, provisions, provisions

A. – Parce que si c'est pour manger au restau, autant rester à la maison.

B. – Des fois je chauffe de l'eau, je me lave à l'eau tiède, je me débrouille. Derrière la portière, ni vu ni connu.

C. – Eau, pack de bières, ordinateur, four électrique, chaussons, poêle, casserole, cotons-tiges

- Partir -

B. – Attends, on a tellement d'affaires qu'on met des heures à vider une cabine quand on doit changer de camion. Des heures. Des trucs pour nous aider à tuer le temps. La solitude tout ça.

A. – Je ne veux pas penser à la solitude avant de prendre la route. Je ne veux pas y penser. Je veux prendre la route et quand j'arrive ici, c'est pour le boulot, c'est tout ; je ne suis pas là pour manger ou parler avec les collègues. Il ne faut pas me faire attendre trop longtemps la feuille de route ou le semi-remorque, parce que ce que je veux, c'est prendre la route. Si c'est trop long, je suis capable de faire demi-tour et de rentrer chez moi. 100 kilomètres dans un sens, 100 kilomètres dans l'autre, tu rentres du travail et tu dois encore faire 100 kilomètres avant d'arriver chez toi mais ce n'est pas grave. D'ailleurs quand on me demande le tronçon de route que je préfère, je dis, et c'est sincère, c'est celui-là : je vais tout droit sur Guarda, je contourne par le bas, je sors en direction de Covilhã – et je suis arrivé à la maison.